

châtié les voleurs et les soi-disant libéraux qui, sous prétexte de politique, s'arrogent le droit d'occuper les emplois lucratifs. Ayant la force pour moi et m'en servant sans réserve, j'ai amené tout le monde de mon côté.

A la terreur que j'ai inspirée, a succédé la sympathie. J'ai reçu aujourd'hui la députation des municipalités que j'ai formées, et qui sont venues m'exprimer leur reconnaissance pour les avoir débarrassées des bandes dissidentes.

Je ne rentrerai à Morelia que vers la fin du mois, après avoir purgé complètement le pays, et je crois qu'on se souviendra de mon nom dans cette partie du Michoacan.

Je n'ai plus que le temps de vous embrasser de tout mon cœur, et de vous dire que ma santé est excellente.

H. L.

LXVII

Morelia, le 5 mars 1865.

Si vous avez reçu ma dernière lettre, vous savez qu'on m'avait donné le commandement d'une petite colonne française, composée de cent vingt zouaves, cinq chasseurs à cheval et neuf sapeurs du génie.

Avec cette faible colonne et d'autres troupes auxiliaires mexicaines qui avaient été mises à ma disposition, j'étais chargé de nettoyer le *partido* de Quiroja, au nord de la lagune de Pazcuaro, des bandes qui l'occupaient, et d'organiser ce pays.

Ces bandes réunies pouvaient compter trois cents hommes, et étaient sous le commandement d'un nommé Ronda.

Mais elles furent augmentées de cent cinquante hommes, de ceux mêmes que je devais avoir avec moi.

Les troupes mexicaines, mises à ma disposition, étaient des auxiliaires, autrement dit des bandes soumises que le gouvernement avait prises à sa solde.

Au moment où je partais, le bruit courut parmi les auxiliaires qu'on allait supprimer leur solde à la fin du mois.

Comme ils avaient déjà touché leurs prestations pour le mois entier, ils ont voulu profiter de cette avance pour manger à deux râteliers en se réunissant aux autres pour voler.

Non seulement mes forces étaient diminuées, mais celles de Ronda étaient augmentées.

Néanmoins il ne voulut m'attendre nulle part.

Je le pourchassai en tous sens et finis par le forcer à se retirer du côté de Los Reyes, à la limite des terres chaudes, et à trente lieues du point où je me trouvais.

Après avoir organisé mon district, tant au point de vue militaire qu'au point de vue des autorités civiles, je voulus aller donner une dernière poursuite à Ronda jusque dans Los Reyes.

Le général était, du reste, tout à fait de cet avis,

et m'avait écrit de voir si je ne pouvais pas aller jusqu'à Los Reyes.

Je réglai mes étapes de façon à surprendre l'ennemi par ma dernière journée de marche que je savais être de quinze lieues.

J'avais avec moi ma petite colonne française, quatre-vingt-sept fantassins et quatre-vingt-dix cavaliers auxiliaires.

En route, les espions que j'avais envoyés en avant revinrent m'annoncer que les *chinacos* (nom générique donné à toutes les bandes) étaient toujours à Los Reyes.

Je connaissais parfaitement bien ce village pour y avoir fait étape deux fois.

Je précipitai ma marche, et j'étais déjà à une lieue de Los Reyes où personne n'avait vent de mon approche, lorsque j'appris à quelles forces imprévues j'allais avoir affaire. Ce n'était plus Ronda avec ses malheureux quatre ou cinq cents hommes ; mais bien Salazar, qui, la veille, entra à Los Reyes dans le temps que Ronda en sortait.

Salazar est celui qui s'intitule le gouverneur et le général en chef de toutes les forces du Michoacan.

Je savais que sa bande était forte de sept à huit cents hommes.

Si au lieu des cent quatre-vingts auxiliaires, j'avais eu cent quatre-vingts Français, ce qui aurait porté ma colonne à trois cents Français, je n'aurais pas hésité à attaquer.

Mais les auxiliaires ne m'inspirant qu'une confiance limitée, je réunis les chefs pour leur demander s'ils étaient sûrs de leur troupe.

Ils me jurèrent que oui, et qu'ils iraient partout où je les enverrais.

Devant une telle affirmation, prenant en considération le mauvais effet moral que produirait ma retraite et l'espérance que j'avais de surprendre Salazar, j'arrêtai mes dispositions pour l'attaque.

Je plaçai mon convoi sous la garde d'une section, dans un petit enclos parfaitement disposé pour la défensive.

Je fis porter à droite, dans un bois de bananiers, la compagnie auxiliaire, soutenue par une section de zouaves.

J'envoyai à gauche une autre section de zouaves renforcée de neuf sapeurs.

Pendant que ces deux colonnes devaient attaquer par la droite et par la gauche, la cavalerie mexicaine devait se porter au galop sur la place.

Je me conservai comme réserve une section de zouaves pour marcher derrière la cavalerie, et porter secours partout où besoin serait.

Lorsque je jugeai que mes colonnes étaient arrivées aux points que je leur avais indiqués, je fis sonner la charge et voulus lancer la cavalerie auxiliaire.

A mon grand effroi, elle se borna à crier vive l'Empereur ! et ne bougea.

Avec mes cinq chasseurs, je voulus l'enlever en nous mettant à sa tête.

Nous ne fûmes pas suivis, et en ce moment il nous arriva, d'un peloton d'infanterie ennemie en bataille dans la rue, un feu assez vif qui tua un cheval de mes chasseurs et en blessa un autre.

Sentant toute l'importance qu'il y avait à ce que la cavalerie remplît le rôle que je lui avais assigné, je postai ma section de réserve en avant dans les bananiers, et quelques coups de fusil lui suffirent pour disperser le peloton qui nous envoyait des feux.

Je voulus de nouveau entraîner la cavalerie auxiliaire, mais tous mes efforts furent sans succès.

En ce moment, nous reçûmes plusieurs obus.

Voyant le côté critique de ma position, je voulus faire stopper mes colonnes d'attaque, s'il en était temps encore.

Celle de droite s'était arrêtée dans les bananiers touchant les premières maisons. Elle n'était pas entrée dans le village à la sonnerie de la charge que j'avais fait faire, parce qu'elle avait vu l'infanterie auxiliaire, qui marchait un peu sur sa droite, se débâter avant que le premier coup de fusil ne fût tiré, et gagner la montagne.

Il n'y a que le commandant de cette troupe, qui suivit seulement de cinq ou six des siens, soit entré dans Los Reyes où il s'est fait prendre.

C'est le seul de tous les officiers mexicains qui ait fait son devoir.

Outre ce motif, ma section de droite en avait eu encore un autre pour s'arrêter. Elle voyait sortir sur son flanc droit, comme pour la tourner, une colonne d'infanterie de deux cents hommes environ.

Elle ouvrit son feu sur cette colonne qui se dispersa tout de suite et gagna la montagne, en compagnie de nos fantassins auxiliaires, comme les meilleurs amis du monde.

Au feu que j'entendais dans Los Reyes, je ne

pouvais douter que ma section de gauche ne fût sérieusement engagée.

Voulant la dégager à tout prix, je pris ma section de réserve pour me porter à son secours.

Au moment où j'allais quitter les bananiers pour entrer dans le village, j'entendis que la fusillade se portait sur ma droite.

Je pensai tout de suite que la section de gauche ne se voyant pas soutenue s'était doutée que les troupes mexicaines m'avaient fait défaut, et qu'elle avait pris, en conséquence, la résolution d'aller se joindre à la colonne de droite.

C'est ce qui avait eu lieu, en effet. Cette section de trente-huit hommes avait tout fait fuir devant elle. Renversant et tuant tout ce qui voulait s'opposer à son passage, elle s'était déjà portée jusque sur la place, point de réunion que j'avais indiqué, lorsqu'elle vit venir, de tous côtés, des forces si nombreuses, qu'elle se décida à la retraite.

Au moment de sortir du village, elle fut poursuivie par un gros de cavalerie. Elle le tint à distance avec son feu; puis, lorsqu'elle fut près des bananiers, elle prit le pas de course pour donner confiance à la cavalerie qui la poursuivait.

La section de droite cachée dans les bananiers laissa approcher cette cavalerie à bout portant, et lui fit une décharge générale qui lui tua plus de trente hommes.

J'arrivais en ce moment sur ce point.

J'appris de l'officier qui commandait la section qu'il avait fait un mal énorme à l'ennemi, mais que malheureusement, il avait eu trois hommes tués,

un zouave blessé, le capitaine blessé, et restés dans Los Reyes avec un fourrier qui avait porté son capitaine dans une maison.

Ce capitaine était parti sans me prévenir, et contre mes intentions.

Le lieutenant qui commandait la section ne s'aperçut de sa présence qu'en entrant dans le village.

Mon premier mouvement fut de recommencer l'attaque pour délivrer mes prisonniers, mais j'en fus détourné par le lieutenant qui me dit qu'il y avait dans Los Reyes bien plus de monde que nous ne le supposions.

En effet, un déserteur m'apprit que la bande de Regules s'était jointe à Salazar, que celui-ci disposait de près de deux mille hommes, et que son but était de venir attaquer Uruapan, gardé par des troupes mexicaines loin de tout secours français.

De plus, il était 6^h 10^m, heure à laquelle tombe la nuit. J'ordonnai donc la retraite, qui se fit dans le meilleur ordre.

Une masse de cavalerie voulut inquiéter mon flanc, mais les tirailleurs que je dirigeai contre elle en abattirent bon nombre, et forcèrent le reste à se retirer.

A partir de ce moment, je ne fus plus du tout inquiet, et je rentrai à Morelia le 26, ramenant douze généraux prisonniers qui allaient dans l'Etat de Guanajuato pour le soulever.

Ils furent faits prisonniers par un détachement que j'avais laissé en arrière. C'est une très bonne prise, d'autant plus que nous allons faire l'échange de nos prisonniers.

Voilà la pure et exacte vérité de mon affaire.

J'avais été précédé à Morelia par des bruits assez sinistres, parce que ma première lettre au général ne lui est pas parvenue. On disait simplement que nous avions tous été tués ou prisonniers.

Jugez quel changement quand on a su de toutes les sources que Salazar avait deux mille hommes, qu'il voulait attaquer Uruapan, et que je l'en avais empêché en lui tuant deux cents hommes et en lui en dispersant six ou sept cents.

Le général Neigre, qui remplace le général Douay, a fait pour moi un nouveau mémoire très chaud, qui, joint au beau numéro qui m'a été donné au tableau, me fera, j'espère, passer au mois d'août.

D'un autre côté, le général Douay m'a fait écrire de Vera-Cruz par son aide de camp qu'il me renouvelait sa promesse de faire tout son possible en ma faveur.

Enfin, Bibesco part avec cette lettre, et ce n'est pas sur lui que je compte le moins.

Je suis donc obligé d'attendre encore l'automne pour rentrer; mais, ma foi! j'ai assez couru, et je ne suis pas fâché de me reposer à Mexico. J'ai demandé à y aller, et le chef d'état-major général m'a répondu qu'il me fera venir sous peu.

Dimanche nous partons pour Léon, et c'est probablement de là que je me rendrai à Mexico.

J'ai tellement mal à la tête, sans doute pour avoir été ce matin au soleil, que je n'ai pas le courage de me relire. Pardonnez-moi donc mon style et ma mauvaise écriture, car je suis tout abruti. Je vous embrasse.

Les zouaves m'ont offert le sabre du commandant du bataillon de Toluca, qui a été tué à Los Reyes. Je ne sais si je vous ai dit que nous avons pris le fanion de ce bataillon.

Cette prise a donné du brillant à mon affaire.

H. L.

LXVIII

Mexico, le 26 mars 1865.

On fait de grands préparatifs pour une nouvelle expédition dans le Chihuahua. Le but de cette expédition est, je crois, de forcer Juarez à sortir du pays, et de planter le drapeau français à la frontière, de manière à faire voir aux Américains que s'ils la franchissaient, c'est à la France qu'ils auraient affaire.

Cette expédition d'une grande importance sera, je crois, conduite par le maréchal en personne, qui partirait du 15 au 20 du mois prochain.

L'absence du maréchal durera au moins six mois, car d'ici à la frontière nord du Chihuahua, il y a cinq cents lieues, et une aussi longue absence cause de grandes inquiétudes à tous, et à l'empereur en particulier, de sorte qu'il n'est pas encore bien certain que le maréchal parte.

Quoi qu'il arrive, Davenet et moi nous resterons à Mexico pour l'expédition des affaires.

Le maréchal nous a dit : « Après avoir fait deux mille lieues depuis votre départ de Mexico (et en cela il n'a pas exagéré), vous devez vous reposer, et vous resterez à Mexico. »

Malgré mon amour des voyages, j'avoue que je n'en suis pas fâché. J'espère maintenant ne partir d'ici que pour rentrer en France, au mois d'octobre ou de novembre.

En ce moment, Mexico est plein de cancans sur toutes choses, et particulièrement sur la conversation de l'empereur avec le général Douay. Il est certain qu'il y a du froid entre Maximilien et le maréchal Bazaine.

L'empereur, avec raison, ne se fait pas illusion sur sa position, et il a été on ne peut plus opposé au départ des troupes que le maréchal a fait embarquer. L'empereur dit hautement qu'au départ des Français il partira avec eux.

En effet, les Belges et les Autrichiens ne sont pas faits pour ce genre de guerre. Ils sont huit mille et ne sont pas capables de faire la besogne de trois mille Français. Maximilien et l'impératrice l'ont écrit à l'empereur Napoléon dans les lettres qu'ils ont chargé le général Douay de porter.

Le général Douay est tout à fait opposé au système du maréchal, et loin de renvoyer des troupes, il en voudrait beaucoup plus que nous n'en avons. Il ne demande pas l'envoi de nouveaux régiments, mais il voudrait voir compléter sur le pied de guerre ceux qui sont ici.

A la suite des conversations de l'empereur et du général Douay, on est convaincu que ce dernier va revenir pour remplacer le maréchal. Je serais assez disposé à le croire, s'il n'y avait pas au-dessus de tout cela la question d'argent.

Les impôts rentrent peu, et nous vivons toujours sur le budget français. Les lois sur la révision de la vente des biens du clergé causent une grande émotion, dans ce sens qu'elles lésent beaucoup d'intérêts.

Ces lois sont bonnes, car il faut faire rendre gorge à tous ces voleurs qui se sont adjudgés ces biens pour rien; seulement il paraît que l'application en est vicieuse. Je ne puis me prononcer à cet égard, car je n'ai pas eu le temps d'étudier la question.

Depuis mon arrivée ici on m'a confié les services les plus importants, et je travaille huit heures par jour.

H. L.

LXIX

Mexico, le 10 avril 1865.

Lorsque vous recevrez cette lettre, si tout ce qu'on me dit est vrai, je serai chef d'escadrons. Vous savez que le maréchal a demandé la mise hors cadre de

Loysel, depuis que ce dernier est attaché au cabinet de l'empereur. Cette demande est partie le 1^{er} mars, et il paraît que la réponse sera telle que je le désire, car l'empereur Maximilien avait déjà écrit à ce sujet à l'empereur Napoléon, le 1^{er} février, et, par lettre du 1^{er} mars, le ministre en avertit le maréchal disant qu'il attend sa demande à cet égard et qu'il est tout disposé à y accéder.

Le maréchal en me racontant ces détails m'a dit qu'il serait très heureux de disposer de cette vacance en ma faveur.

J'aurais été bien heureux que ma première épaulette m'eût été donnée par maman, mais il n'y faut pas songer vu la distance, et les chances de perte dans les envois. Ma chère mère me fera son cadeau lorsque je rentrerai, et ses épaulettes seront celles de grande tenue.

Pour ce qui est du Mexique, la position ne s'améliore guère. C'est toujours le même chaos.

Les promesses vraies ou fausses des fédérés des Etats-Unis, et leurs succès sur les confédérés ont amené dans le nord du Mexique une grande agitation.

Des régions que l'on regardait comme soumises ont été reprises et envahies par des bandes.

Juarez est toujours dans le Chihuahua avec un gouvernement lançant des décrets et nommant des gouverneurs de province.

Dans les parties soi-disant pacifiées, la sécurité n'est guère plus grande que par le passé, et nous sommes trop peu nombreux pour l'établir, surtout avec les préparatifs d'expédition que nous faisons maintenant.

Toutes les troupes françaises sont dirigées dans le Nord pour être concentrées à San Luis de Potosi et à Durango.

Mazatlan est également occupé par des forces considérables.

C'est de ces trois points d'appui que vont partir des colonnes fortement organisées, qui iront jusqu'à la frontière des Etats-Unis.

Ces opérations présenteront de grandes difficultés, parce que ces espaces immenses sont fort peu peuplés, et que les ressources et l'eau y sont très rares. Tout en étant heureux d'être à Mexico, je regrette cependant de ne pas faire cette expédition.

Pour ce qui est de l'administration du Mexique, elle se fait avec des Mexicains, et malgré la surveillance des employés français, qui tous ont des positions mal définies et des pouvoirs trop faibles, il y a de grands désordres dans l'administration des deniers de l'Etat.

Le trésor est à sec, et l'emprunt complètement épuisé; aussi lorsqu'il faut payer la moindre des choses, ce sont des difficultés et des lenteurs que ne pourrait jamais comprendre un Français habitué à voir fonctionner son gouvernement.

De plus, rien ne se fait, rien ne se produit, et rien ne s'organise.

Je crains fort que l'empereur ne soit trop bon, trop faible, en un mot ne soit pas l'homme de la situation.

Bien qu'on dise en France que notre tâche au Mexique est remplie, et qu'on va faire rentrer les troupes, nous sommes ici pour bien longtemps

encore. C'est une occupation à terme indéfini, beaucoup plus onéreuse et beaucoup plus difficile que celle de Rome, et qui peut nous amener des complications bien graves.

Que le Nord des Etats-Unis soumette le Sud, nous allons être inondés de ces bandes que le Nord enverra ici pour s'en débarrasser. Il n'osera pas nous déclarer la guerre ouvertement, mais il lui suffit pour rendre notre tâche interminable d'envoyer un peu d'argent et des armes aux bandes et à Juarez.

C'est précisément, je crois, en prévision de ces éventualités que le maréchal pousse tant aux expéditions qui se préparent.

Il devait dans le principe en prendre le commandement en personne; mais il est tombé amoureux d'une jeune fille de dix-huit ans qu'il va épouser, et il paraissait avoir renoncé à son départ.

Les derniers événements du Nord, et surtout la prise de Saltillo par les dissidents, l'obligent à partir.

Son départ aura lieu à la fin du mois; mais il ne dépassera pas San Luis de Potosi, je suppose, et son absence ne sera guère que d'un mois, car d'après ce qu'on assure, son mariage est fixé au 15 juin.

Comme je vous l'ai déjà dit, je ne partirai pas, je resterai à Mexico, faisant partie de la fraction d'état-major général chargée de l'expédition des affaires. Aussi je prends mes mesures pour m'installer le mieux possible.

Après bien des recherches, j'ai fini par découvrir une petite chambre assez jolie que je paie trente-deux piastres par mois, autrement dit cent soixante francs,

et à côté une écurie pour mes trois chevaux qui me coûte onze piâtres ou cinquante-cinq francs.

Vous voyez que les loyers sont un peu plus élevés qu'en France. L'indemnité de logement qui nous est allouée par la ville de Mexico est de quarante-cinq piâtres ou deux cent vingt-cinq francs, ce qui est à peine suffisant.

Ma santé continue à être excellente, bien que je sois affecté par la raréfaction de l'air. Nous tous qui revenons de l'intérieur, habitués à des altitudes moins élevées, nous avons besoin de faire une nouvelle acclimation.

Adieu, je vous embrasse, et vous charge de souvenirs pour mes parents et amis.

H. L.

LXX

Mexico, le 27 avril 1865.

Pour le moment, les affaires militaires sont un peu à la baisse. Après notre départ de Morelia, le chef de bande Regules est venu bousculer une grande partie du pays que nous occupions. Ce Regules, à l'époque où je faisais mon expédition de Los Reyes, était dégoûté de toutes les intrigues et jalousies de ses collègues, et il avait quitté sa bande

pour se retirer dans son hacienda. Sa bande s'était jointe à celle de Salazar, et c'est sur les deux réunies que j'étais tombé avec mes cent vingt zouaves. Ils étaient à Los Reyes plus de deux mille hommes, avec quatre pièces de canon.

Regules, ayant repris sa bande, est arrivé au nord de la lagune de Pazcuaro. Il a rançonné toutes les villes qui étaient de ce côté.

Deux colonnes françaises se sont mises à ses trousses, pendant qu'une colonne belge était envoyée pour lui couper la route de Morelia à Mexico. Les Belges étaient retranchés dans l'église. On ne peut pas s'expliquer comment dans un bon retranchement ils se sont laissé battre. Ils ont eu sept officiers tués, trois blessés et une quarantaine d'hommes tués ou blessés. Le reste s'est rendu, et a été emmené prisonnier par Regules.

C'est un mauvais début pour ces pauvres Belges. Il faut convenir aussi que leurs officiers n'ont pas la moindre idée de la guerre et de la valeur du terrain dans un combat. De plus, leurs soldats sont tous des enfants.

Cette malheureuse affaire a remis dans son jour le plus brillant mon affaire de Los Reyes, puisqu'avec cent vingt hommes j'attaquais deux mille hommes, les deux bandes réunies, tandis que les trois cent cinquante Belges se laissaient prendre par mille deux cents.

Après cet échec, on a compris que tout ce que nous disions du Michoacan était vrai, et on s'est empressé d'y envoyer toutes les troupes disponibles qu'on avait à Mexico.

Le colonel français qui commande ces troupes aurait rencontré Regules le 23, et lui aurait fait subir de grandes pertes. De notre côté nous aurions eu quinze hommes tués ; c'est un succès payé cher.

Dans le Nord, les affaires ne vont pas mieux. Dans ma dernière lettre, vous vous rappelez que je vous annonçais la prise de Saltillo, capitale de l'Etat de Nuevo-Léon, par les insurgés du pays de Parros, qui se sont soulevés à l'instigation des Américains.

Saltillo a été réoccupé par des troupes mexicaines à nous, mais le lendemain de cette réoccupation, elles ont été obligées de se retirer devant l'arrivée du général juariste Negrete qui, avec trois mille hommes, est passé au nord de Durango devant le général français Brincourt qui était là pour l'observer.

Le général Brincourt s'est laissé tromper.

De Saltillo, Negrete s'est porté sur Monterey qui a été également évacué par les troupes mexicaines ; elles ont laissé dans la ville quarante-six pièces de canon. Nous les reprendrons un de ces jours, et cela augmentera le chiffre de nos prises.

Des troupes qui étaient pour nous, et à notre solde, ont fait volte-face, entre autres celles d'un nommé Cortina qu'on n'aurait jamais dû admettre.

Voilà à quoi on s'expose à vouloir réunir, comme on dit, les partis, et à donner des positions à des gredins qui ne méritent que la corde.

Un autre chef de bande, nommé Carbajal, a des relations continuelles avec les Américains. Il paraît certain qu'il y avait eu de la part du général fédéré Grant un commencement de projet de venir nous

attaquer. Ce projet n'a pas eu de suite, mais les Américains ne se cachent pas pour organiser des corps mexicains à Bronswille, sur la rive gauche du Rio del Norte.

Ils engagent des hommes à raison d'une prime de cent piastres (500 francs).

Dans toute cette partie du Nord, il ne nous reste maintenant que Matamoros, à l'embouchure du Rio del Norte, où se trouve le général mexicain Mejia, avec un millier d'hommes.

Matamoros est un port très important dans lequel se trouve en ce moment pour cent millions de marchandises.

Les négociants, tous Européens, pour défendre ces marchandises, leur fortune, se sont armés, et forment un corps de sept cents hommes.

Si Negrete tente l'attaque de la place, il sera certainement repoussé.

Cependant Mejia écrit qu'il n'est pas à son aise, que Cortina et les autres bandes lui coupent les routes.

On s'empresse d'envoyer à Matamoros un bataillon de la légion étrangère complété à cinq cents hommes ; mais ce bataillon ne pourra pas être rendu à destination avant le 5 ou le 6 mai.

Juarez, d'après les dernières nouvelles, quitterait aussi le Chihuahua pour suivre la marche de Negrete. Du côté de Monterey et sur les bords du Rio del Norte, il est bien mieux placé pour recevoir les secours d'armes et d'argent que lui fournissent les Américains.

Comme compensation à ces avantages qu'espère

CAPILLA ALEJANDRA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

retirer Juárez, nous aurions celui de voir tous les dissidents réunis dans nos lignes, ce qui vaut bien mieux que de les voir dispersés, et d'être obligé de courir après eux dans le Chihuahua.

Malheureusement, nous n'avons pas de troupes disponibles pour commencer tout de suite l'expédition.

Malgré les ordres les plus réitérés, le général de Thun qui commande les Autrichiens fait la sourde oreille pour nous relever dans le Oajaca qui est presque pacifié.

Avec ses habitudes méthodiques, il ne peut se faire à l'idée de disséminer ses troupes comme nous faisons des nôtres.

Malgré ce retard du général de Thun, le maréchal fait revenir de Oajaca le 4^e bataillon du régiment étranger, ne laissant dans cette place et pour tout l'État, qu'un seul bataillon. Le maréchal pourra se former une colonne du bataillon étranger, d'un bataillon de zouaves, et d'un escadron de cavalerie, en tout douze à treize cents hommes.

En tout cas, cette colonne ne saurait partir de Mexico avant la fin du mois de mai. Si le mouvement de Juárez se dessine bien, on pourra envoyer le général Neigré de Durango à Saltillo.

Aujourd'hui le manque de troupes se fait cruellement sentir. Lorsqu'il se produit un événement grave, nos forces sont tellement dispersées sur une étendue immense, que pour parer à cet événement, il faut faire des mouvements de troupes qui demandent deux mois de marche; on s'expose ainsi à manquer le moment opportun et à arriver trop tard.

Aussi il n'est plus question de la rentrée du 81^e et du 1^{er} zouaves. Bien mieux, le maréchal, par ce courrier, doit demander des contingents et des chevaux d'Afrique.

Beaucoup de personnes croient que les Américains vont nous déclarer la guerre; je ne le pense pas, car une guerre avec la France serait en somme pour eux une grosse affaire s'ils nous poussaient à bout.

Ils ne sont pas assez sots pour en arriver là : d'autant plus qu'ils peuvent, sans se compromettre et à peu de frais, entretenir indéfiniment cette guerre de guerillas qui nous ruine en empêchant toute solution et toute organisation.

L'empereur, qui est en voyage pour chasser, paraît dégoûté, et ne veut plus signer aucun décret.

L'*Estafette*, journal français, rédigé tout à fait dans nos idées, d'une manière très sage, et qui certainement est le meilleur conseiller de l'Empire, a reçu un avertissement pour un article où il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

Le rédacteur en chef, M. de Barrés, et toute sa rédaction ont été appelés devant le juge criminel. L'autorité a vu qu'elle avait fait un four, et la chose en est restée là.

En ce moment il y a contre nous une réaction qui va depuis le conseil des ministres jusqu'au dernier épiciier.

Toutes les lois sont faites contre les étrangers.

Ainsi, par exemple, pour posséder au Mexique, il faut abandonner sa nationalité et se faire Mexicain.

Le but de ces lois est d'empêcher les étrangers, dont les Mexicains craignent les lumières, la valeur,

l'énergie et l'ardeur au travail, de venir s'établir au Mexique et d'annihiler les indigènes.

Pauvres sots, qui ne comprennent pas que, lorsque nous partirons d'ici, ils seront mangés par les Américains, qui certainement ne mettront pas de gants pour les exproprier, les faire disparaître, les traiter en un mot comme ils le méritent.

Au milieu de tout cela, l'empereur ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Il sait que tous ses ministres mexicains le trahissent, et il les conserve; de plus, il fait ce qu'ils désirent.

Vous vous rappelez que depuis bien longtemps, je vous ai dit que l'organisation du Mexique avec des Mexicains était impossible. Aujourd'hui on en a la preuve, et la presse demande des étrangers à la tête de l'administration et des ministères; mais maintenant il est trop tard, le pli est pris, et l'empereur est trop faible et trop incapable pour faire une pareille réforme.

Voilà où en sont les choses.

Vous voyez que le tableau n'est pas satisfaisant. Notre position ressemble à celle du propriétaire d'un vieil habit. Lorsque l'habit craque à un endroit, il s'empresse d'y mettre une pièce, pour courir boucher un nouveau trou qui se forme aussitôt après, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'habit craque partout à la fois.

Pour le moment nous bouchons des trous, mais nous n'établissons rien de solide, de stable. Plus nous allons, plus notre position devient mauvaise, et plus il est difficile à la France de s'en tirer.

Le pauvre capitaine qui avait été blessé à Los

Reyes, avec moi, et qui nous a été rendu, est mort à l'hôpital de Léon. Il est mort au moment où on s'y attendait le moins. Sa blessure, qui n'était qu'une contusion à l'épaule, allait aussi bien que possible. Sa mort m'a été très sensible. Il laisse une femme et deux enfants. Heureusement il avait de la fortune.

Pour ne pas vous inquiéter, je n'ai pas voulu vous dire jusqu'à présent que j'avais été atteint de la petite vérole pendant ma route de Morelia à Mexico. Je suis arrivé à peu près guéri; cependant je suis resté faible pendant quinze à vingt jours.

Maintenant je suis tout à fait bien. Je ne suis pas défiguré; je n'ai que six trous, qui j'espère diminueront de manière à devenir imperceptibles.

Je vous embrasse.

H. L.

LXXI

Mexico, le 10 mai 1865.

Le retour du général Douay donne lieu à beaucoup de commentaires que je crois assez fondés. Le général n'a jamais varié dans son opinion que nous étions trop peu nombreux pour arriver à une solution. S'il revient, c'est que ses vues ont été adoptées par l'empereur Napoléon, qui se déciderait, malgré l'opinion publique, à envoyer de nouvelles troupes.

De là à donner au général Douay la succession du maréchal Bazaine, il n'y a pas loin, d'autant plus que Maximilien ne se cache pas pour exprimer le désir qu'il a de cette mutation.

Il paraît certain que nous allons prendre pour nous la Sonora.

L'empereur Napoléon aurait envoyé ici un M. Gwin, sénateur de la Haute-Californie, pour demander la cession de la Sonora à la France. Il n'aurait été donné à Maximilien que quinze jours pour se décider. Ce dernier aurait accepté pour se décharger de la dette du Mexique envers la France, et aurait fait partir son secrétaire, un M. Hérouin, Belge d'origine, pour porter sa réponse.

Ceci n'est qu'à l'état de bruit, mais c'est un bruit très accrédité, et à la réalisation duquel nous nous attendons depuis longtemps.

C'est une nouvelle complication dans cette guerre du Mexique, déjà si compliquée, surtout depuis la mort de Lincoln.

Les Américains ne nous laisseront pas nous emparer de cette province qu'ils convoient pour eux, sans nous créer de grands embarras.

La crise de fluctuations d'idées, dont je vous parlais dans ma dernière lettre, continue. Chacun juge la question à sa manière. La presse ne cache pas les craintes que lui causent les Américains. Elle attaque l'empereur sur le fait qu'il n'a rien produit depuis son arrivée. Elle fait des insinuations peu voilées au sujet de tel ou tel ministre qui le trahit, et lui recommande de prendre des honnêtes gens entendus aux affaires.

Il serait bien facile à ce pauvre Maximilien de leur répondre. Il n'aurait qu'à dire : Je suis tout à fait de votre avis ; je veux d'honnêtes gens à la tête du gouvernement ; j'en ai cherché, je n'en ai pas trouvé ; vous qui en connaissez, donnez-les-moi.

Je crains fort qu'il n'incombe au général Douay un héritage bien lourd, et que, même avec les moyens plus grands qui seront mis à sa disposition, il n'arrive pas non plus à une solution.

Nous avons eu dans la nuit du 3 au 4 un terrible malheur. Au moment où nous sortions du spectacle, le feu s'est déclaré dans une maison habitée par une famille française. Tout le monde se porte au feu. On voit qu'il n'y a pas moyen de l'arrêter, parce qu'il est alimenté par une grande quantité de bois destiné à faire des meubles.

Le colonel du 3^e zouaves, nommé Tourre, qui connaissait la famille française, monte avec la femme au premier étage pour prendre ce qu'il y avait de plus précieux. Il sauve différents objets de valeur qu'il va mettre en sûreté chez lui et revient. Il ne connaissait probablement pas les progrès du feu, car il est remonté au premier étage avec un lieutenant du 99^e nommé Labrousse, un zouave et un maréchal des logis de chasseurs d'Afrique. Personne ne s'était aperçu de leur ascension, lorsque tout d'un coup les planchers s'écroulent, et on voit sortir de cette fournaise le lieutenant et le zouave horriblement brûlés, pendant que le maréchal des logis qui s'était raccroché à l'extrémité d'une poutre enflammée avait pu gagner une fenêtre d'où il sautait dans la rue.

C'est par lui qu'on a appris ce qui était arrivé, car

CAPITULA ALFONSO
DIPLOMA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

le lieutenant et le zouave n'étaient plus en état de parler; ils sont morts tous deux au bout de douze heures.

Quant au pauvre colonel, il a été englouti dans les décombres, et ce n'est que quarante-huit heures après qu'on a pu découvrir ses restes complètement carbonisés.

Ce malheur a consterné la ville, car le colonel était très aimé de tout le monde. L'armée, les étrangers, les Mexicains ont assisté à l'enterrement.

Les Français ont demandé la faveur de s'unir à l'armée, et de contribuer pour une certaine part à l'érection d'un monument funèbre.

On n'est pas encore remis de cette cruelle émotion.

Je vous embrasse. Souvenirs affectueux pour tous nos parents et amis.

H. L.

LXXXII

Mexico, le 27 mai 1865.

Au Mexique les préoccupations sont toujours très vives. L'attitude prise par les Américains émeut beaucoup ceux qui ne demanderaient que la pacification.

Ceux au contraire qui veulent la continuation du désordre ne cachent pas leur joie.

Les opérations militaires vont toujours leur train,

c'est-à-dire que toutes nos troupes sont sans cesse en marche. Negrete est en ce moment pourchassé par trois de nos colonnes. Peut-être leur échappera-t-il? Mais il est certain que son armée se débatera, et qu'après l'avoir poursuivi jusqu'à Chihuahua, on le forcera lui et Juarez à passer la frontière des Etats-Unis.

De ce côté le pays sera débarrassé des dissidents, si les Américains ne s'en mêlent pas.

Mais dans le Sud, au Michoacan, la position s'est gâtée. Nous avons là un colonel français qui outre son régiment commandait les Belges et toutes les troupes mexicaines qui se trouvent dans cette province.

Le colonel belge, nommé Van der Smissen, est un homme très prétentieux qui s'est tout de suite brouillé avec le colonel français qui, il faut bien l'avouer, est loin d'être un homme agréable.

De là des tiraillements qui ont beaucoup nui aux expéditions; ensuite le colonel Van der Smissen s'est mis à déblatérer, à écrire à Mexico à tout le monde pour dire que les Français ne faisaient rien de bon, qu'il voudrait les voir partir du Michoacan, et qu'avec ses deux mille Belges et les troupes mexicaines, il se chargerait de la pacification.

Le maréchal, fatigué de toutes ces criailleries, a pris M. Van der Smissen au mot, malgré les instantes représentations de l'empereur, et il a donné l'ordre aux Français qui sont dans le Michoacan de se replier sur Mexico.

D'ici à quelques jours les Belges vont être attaqués de tous côtés, et obligés de se renfermer dans